

MICHEL PRANEUF

L'Église buissonnière

Croyances et dévotions rurales



ESSAI | LOUBATIÈRES

MICHEL PRANEUF

L'Église buissonnière
Croyances et dévotions rurales

LOUBATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

I. Il est une foi	7
Les rameaux de l'éternelle verdure	10
Les fleurs des morts.....	11
Les feux de la Saint-Jean.....	14
II. Pérégrinations	15
Les chemins de Compostelle	15
Le cercle magique	28
Les Rogations, invocations champêtres	30
Besta Berri, la procession dansante des Basques	32
III. Entre Dieu et les hommes	37
Le monothéisme et la multiplication des saints	37
Le culte du taureau: l'idole dans l'arène.....	41
De drôles de paroissiens	44
Saint Michel aux monts, le gendarme céleste	44
Saint Martin, le populaire ami des pauvres	50
Saint Nicolas, la bonne conscience du Père Noël	53
IV. Périple bretons	57
Tro-Vreiz ou la tournée des sept frères	57
La Troménie de Locronan	58
Litanies armoricaines	64
Anne, la patronne des Bretons	66
Les pardons	68

V. Les ostensions en Limousin	75
L'An Mille et le mal des Ardents	76
Les sept années sabbatiques	79
Saint Junien	81
Le Dorat	89
Limoges	90
Javerdat	93
Aureil	95
Solignac	97
Saint Léonard	98
VI. À quel saint se vouer?	103
Le tirage des saints	110
Les bonnes fontaines, sources de jouvence	114
Le trafic des reliques	125
La vertu des objets sacrés	128
VII. La déesse-mère et le culte de Marie	133
Les Vierges noires	138
Le prêtre Jean	139
Les dames des Pyrénées et la Vierge de Lourdes	144
Convadonga	147
VIII. La confession imparfaite ou la prière métisse	149
Foi ou superstitions?	149
Dieu est-il blanc?	153
La vierge Iemanjà des Noirs du Brésil	157
Sara la Gitane	159
Mari, l'idole des Basques	162
IX. L'enthousiasme de la kermesse	167
Marcher ailleurs	170
Retour aux sources	173

IL EST UNE FOI

Qu'il s'agisse de la grande aventure du Chemin de Compostelle ou des dévotions plus modestes dans les paroisses rurales, les pèlerinages connaissent en ce début de siècle un regain de faveur. Pourtant, la pratique religieuse régulière – l'assistance aux messes dominicales – est en baisse constante dans les églises, en France comme dans l'ensemble de l'Europe. Cependant, beaucoup de chrétiens baptisés mais peu pratiquants, voire de non baptisés, sont en quête de spiritualité. Chacun, en fait, est tenté de se tailler un habit religieux à la mesure de son âme, laissant de côté ce qui lui paraît peu important, peu agréable ou routinier – la confession, l'assiduité à la messe – et recherchant ce qui est solennel, exceptionnel et festif – comme les cérémonies sacramentelles de la communion ou du mariage et les pérégrinations hors de l'église, ressenties comme une communion avec la nature et un retour à une tradition.

Le pèlerinage n'est pas spécifique aux religions monothéistes. La marche, qui en est la démarche de base, se présente sous trois formes : faire l'ascension d'une montagne, parcourir un trajet circulaire, la « circumambulation », effectuer un voyage vers un but lointain (le tombeau du Christ ou celui de saint Jacques).

La *montagne* est l'échelle qui permet de se rapprocher des dieux, soit qu'ils résident à leur sommet, soit qu'ils demeurent dans le ciel. En Grèce, pour les Anciens, les dieux se trouvaient sur le mont Olympe ; pour les orthodoxes, le

Mont Athos est sacré. Les bouddhistes du Tibet contournent le mont Kailash dans l'Himalaya, ceux de Chine gravissent le Wu Tai Shan et les shintoïstes du Japon montent au sommet du Fujiyama. Pour les musulmans, le pèlerinage à La Mecque (*hadj*) culmine au mont Arafat. La Bible est pleine de montagnes symboliques où Dieu s'est manifesté, en particulier le Sinäi, où furent révélées les Tables de la Loi, et le Nebo, terme de la mission de Moïse, mais aussi le Tabor, lieu de la transfiguration du Christ, le Mont des Oliviers et le Golgotha, lieux de la Passion ou encore Ararat dans le Caucase, où Noé se serait échoué après le Déluge.

Ces montagnes sont des temples naturels et, dans les contrées où il n'y a pas de montagnes, les hommes en ont élevé d'artificielles, telles les pyramides de Guizeh en Égypte, Chichen-Itza au Mexique ou Angkor au Cambodge, ou encore les temples-pyramides hindous, le Potala de Lhasa ou le Mont-Saint-Michel, tous des sanctuaires qui donnent l'image d'une montagne pointée vers le ciel.

Pratiquée aussi par les bouddhistes du Tibet, la *circumambulation* – le « barkor » du temple Jokhang à Lhasa ou le tour du mont Kailash – décrit un cercle autour d'un temple ou d'un village. C'était déjà un rite antique destiné à protéger un territoire habité d'un péril extérieur (« sauvage »), tel un cercle magique. C'est celui que font les catholiques des paroisses rurales pour la fête patronale ou lors des Rogations et Troménies.

Plus exceptionnel est le voyage *au long cours*, dont jadis on ne revenait pas toujours – Jérusalem et Compostelle –, et qui aujourd'hui se limite le plus souvent à un voyage pédestre ne dépassant guère une journée vers la cathédrale de Chartres, le Mont-Saint-Michel en Normandie ou le Mont Sainte-Odile en Alsace.

Le pèlerin (on disait jadis « peregrin ») voyage « à travers champs » (*per agros* en latin). Par la pérégrination, il pra-

tique donc une religion « buissonnière ». Pour se donner tant de peine, il lui faut l'énergie que donne la foi. Il est vrai que certains, même dépourvus de foi religieuse, sont aussi capables d'exploits physiques en apparence inutiles, tels les sportifs. Autrefois, on partait en voyage de pénitence « à travers champs » parce qu'on n'était plus digne d'entrer dans les églises pour y recevoir les sacrements. On devait se refaire une santé morale. On disait du pécheur que cela lui « ferait les pieds », origine probable d'une expression qui a pu s'appliquer aussi aux athlètes antiques à l'entraînement. Dieu sait ce qui motive les pèlerins d'aujourd'hui, mais le sentiment de pénitence ne semble pas être la raison la plus courante.

Renouant avec une tradition médiévale, nombreux sont ceux qui se mettent en marche sur les chemins de Compostelle. À défaut de pouvoir partir pour une si longue aventure, les chrétiens cheminent autour de la paroisse lors de dévotions traditionnelles axées sur la vénération des saints du terroir : tels les pardons bretons et les ostensions limousines. Ils visitent aussi les bonnes fontaines, réputées pour guérir certains maux grâce au patronage d'un saint. Confinant à l'idolâtrie dans une religion monothéiste, condamné par les protestants, le culte des saints tient pourtant une grande place chez les catholiques comme chez les orthodoxes : ils sont les intercesseurs des hommes auprès d'un Dieu céleste qui semble trop lointain. Beaucoup de lieux de culte jadis païens ont été christianisés : l'Église a substitué des saints à d'antiques divinités, comme c'est probablement le cas de certaines « vierges noires » ou de saint Michel qui a remplacé Mercure. On a en quelque sorte recouvert d'un vernis chrétien les idoles d'antan.

Chaque région catholique d'Europe a son pèlerinage séculaire destiné à son saint patron. Certaines provinces, par-

ticulièrement dans l'Ouest et le Sud de la France, de la Bretagne aux Pyrénées, se distinguent par le nombre de leurs saints. On les vénère solennellement, soit par des dévotions à des fontaines qui leur sont dédiées, soit par des processions, des marches champêtres escortant les reliques des saints locaux, rituels qui demeurent particulièrement vivaces dans certaines provinces comme la Bretagne et le Limousin.

Ces dévotions rurales, toujours pratiquées au début du *xxi*^e siècle, semblent mélanger des croyances chrétiennes, des rites païens pré-chrétiens, des actes de foi agréés par l'Église et des superstitions ; un syncrétisme religieux toléré par le clergé pour les uns, une conversion imparfaite, pour d'autres, une prière métisse conciliant l'universalité divine et les particularismes de chaque nation. Pour comprendre ce phénomène, on pourra observer des rites syncrétiques contemporains comme la dévotion des Tsiganes à Sara en Provence ou la façon dont la liturgie chrétienne se teinte de croyances noires en Afrique et au Brésil.

LES RAMEAUX DE L'ÉTERNELLE VERDEUR

Les chrétiens de France, même peu pratiquants, demeurent attachés à des rites qu'on peut qualifier de « champêtres ». À l'exception des fêtes majeures de Noël et Pâques – la naissance et la résurrection de Jésus –, les églises ne sont pleines que pour les Rameaux et la Toussaint ; alors, l'environnement naturel, sous forme de feuillages verts et de fleurs, semble plus important que la prière. On peut voir dans ces rituels végétaux une pratique superstitieuse, certainement la plus tenace dans notre société urbanisée du *xxi*^e siècle.

Une semaine avant Pâques, les Rameaux – ou dimanche de l'Ozanne (Hosanna) – commémorent l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, en l'an 33, peu de temps avant sa

Passion, alors qu'il est acclamé par le peuple qui criait « Hosanna » en agitant des palmes. C'est pourquoi les chrétiens vont à l'église faire bénir des rameaux verts (olivier, buis, laurier, palme, saule, selon les pays), autrefois garnis de rubans, œufs, gâteaux ou friandises en signe d'abondance. Des rameaux toujours verts, comme les sapins de Noël, pour signifier, avec le retour du printemps, la permanence de la végétation et de la vie. Ces rameaux bénits sont conservés dans la maison sur la cheminée ou au crucifix de la chambre comme protection contre les calamités, la foudre et les maladies. On en pose aussi un brin sur les tombes familiales.

LES FLEURS DES MORTS

La Toussaint est le dernier rite religieux pratiqué massivement, même par des personnes qui n'ont plus ni pratique ni foi. Il est paradoxal, pour ceux qui ne croient en rien, de faire un culte à ce qui, pour eux, ne peut être que du néant puisque dans leur logique il n'est point d'âme qui survive à leurs défunts. Ils sont mus, en fait, par le souvenir de leurs aïeux et par la pensée de leur propre mort. La date de la Toussaint fut fixée le jour du 1^{er} novembre, correspondant à une fête majeure des Celtes, Samuhin, en l'honneur des morts et de la déesse des enfers Morrighu. En Irlande, ce rite antique s'est perpétué sous la forme de Halloween, une mascarade carnavalesque, où déguisements de fantômes, masques et citrouilles éclairées figurent les crânes et esprits de jadis.

En fait, on confond de nos jours, d'une part, la Toussaint (le 1^{er} novembre), par laquelle l'Église honore tous ses saints, même les moins connus, ceux qui n'ont ni leur statue dans les chapelles ni leur nom au calendrier, et, d'autre part, la fête des Morts (ou Trépassés) (le 2 novembre), qui commémore tous les disparus qui ne se sont pas distingués comme saints, ce qui ne les empêche pas d'espérer la vie éternelle.

Une vie dans l'au-delà après la mort, c'est le désir d'éternité de l'homme dans toutes les sociétés de tous les temps. Les rites funéraires témoignent de cette préoccupation dès la préhistoire.

L'observation de la nature a dû donner l'idée de cette nouvelle vie après la mort : une graine, sèche, apparemment morte, enfouie dans la terre, donne vie à une nouvelle pousse tendre et verte qui sort du sol. La mythologie gréco-romaine illustre cette idée. Ainsi Déméter, déesse grecque des moissons, dépérit de tristesse et fait dépérir la végétation lorsque sa fille Coré-Perséphone est retenue par Hadès, dieu des enfers, qui veut l'épouser. Le monde devient stérile. Alors, sur intervention de Zeus, Hadès accepte ce compromis : Coré passera trois mois par an avec Hadès (la période hivernale) et neuf mois sur terre avec Déméter. D'où le renouveau de la nature. Cela explique l'ancien rite agraire, quand les paysans enterraient l'hiver des figurines féminines dans leurs champs pour préparer la fertilité printanière.

Autre mythe : Orphée descend aux Enfers afin de ramener à la vie son Eurydice. Il chante sur sa lyre et son langage s'appuie sur un alphabet de treize lettres, chacune correspondant à une espèce d'arbre. Ce chant vivifie la végétation. La mort du Christ a une curieuse similitude : selon le Credo, il est descendu aux enfers pour libérer les âmes des défunts des générations passées et il est ressuscité le troisième jour, ce qui est fêté par la Pâque, alors que s'épanouissent feuillages et fleurs du printemps.

Toutes les religions ont imaginé des rituels et viatiques pour aider les défunts à atteindre le séjour des Morts. Les offrandes de nourriture et autres accessoires pour les servir dans leur voyage ou leur vie *post mortem* furent presque universelles. Mais il y a aussi les prières figurant dans le Livre des Morts, sorte de guide pour affronter démons et épreuves sur le chemin périlleux menant aux dieux, livre connu tant

chez les anciens Égyptiens que chez les Tibétains bouddhistes (le Bardo Thödol). Les chrétiens aussi prient pour leurs défunts. Mais pour beaucoup, le rituel de la Toussaint semble l'acte le plus important.

Partout, les chrétiens honorent leurs défunts en se rendant dans les cimetières pour y déposer des fleurs : autrefois, un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur, de nos jours, des chrysanthèmes (cette fleur d'Extrême-Orient fleurissant à cette période). Les fleurs remplacent les dons de nourriture qu'on faisait jadis : dans certains pays (Mexique, Madagascar), les familles vont encore manger sur les tombes en signe de convivialité avec les ancêtres. En outre, les fleurs dégagent un parfum qui monte vers le ciel, comme l'encens.

Au Pays Basque, les rubans de cire tressés qu'on faisait brûler lors des funérailles étaient rallumés dans les églises pour la Toussaint.

Hormis les saints, on ne croit pas que les défunts puissent accéder instantanément au paradis. Pour expier ses fautes, pour se préparer à la vision de Dieu, il doit y avoir une période d'attente (encore que notre notion du temps ne doive pas exister dans l'autre monde) : c'est le Purgatoire. On a imaginé que les hommes qui ont eu une mauvaise mort, une mort violente ou sans sépulture, se lamentaient sur terre : leurs âmes en peine revenaient rôder près des lieux où elles avaient vécu. C'est l'origine de la peur des revenants et fantômes.

En Bretagne, pour les marins péris en mer, on a pratiqué dans l'île d'Ouessant, jusqu'en 1962, le rite de la « proella ». Ce terme provient sans doute d'une formule latine de prière pour l'âme, « *pro illa anima* ». La « proella » est une croix de cire, représentant le corps absent et la flamme son âme pendant la veillée funèbre et la messe des funérailles ; elle était ensuite déposée dans un monument au cimetière de Lampaul. Dans diverses contrées – Italie, Autriche, Irlande

– on allume des lampes à huile sur les tombes « pour que les âmes errantes puissent retrouver le chemin de leur lieu de repos ».

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Le solstice d'été, le 24 juin, est l'exact pendant du solstice d'hiver, le 25 décembre. Aux temps anciens, à ces dates où la course du soleil s'inversait, on rendait un culte au soleil. Lors de la christianisation de ces fêtes païennes, on fit du solstice d'hiver la fête de Noël, le Christ naissant étant le nouveau Soleil. On dédia le solstice d'été à saint Jean, sans que la Saint-Jean donne lieu à une cérémonie chrétienne. En cette nuit la plus courte de l'année, la coutume fut toujours d'allumer de grands feux dans la nature, comme un hommage à la lumière solaire. Jusqu'à nos jours, les jeunes gens dansaient autour des bûchers et tentaient de sauter au-dessus des flammes. On cueillait aussi, avant le lever du soleil, les « herbes de la Saint-Jean », telles que verveine, millepertuis, camomille ou orpin, censées receler des vertus magiques pour écarter les maléfices et guérir des maladies. Les fontaines dédiées à saint Jean étaient particulièrement efficaces ce jour-là.

MICHEL PRANEUF

L'Église buissonnière

Croyances et dévotions rurales

Michel Praneuf, ethnologue et linguiste, s'intéresse dans ce livre à la résurgence des pratiques religieuses anciennes, souvent agrestes et mêlées à des rites païens, qu'il nomme l'« Église buissonnière ».

Des pèlerins (du mot ancien « pérégrins », « *per agros*, par les champs ») du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle aux Troménies de Locronan, des fêtes de solstice aux bonnes fontaines, Michel Praneuf nous aide à comprendre la spécificité de ces pratiques anciennes et comment elles répondent aux aspirations des croyants d'aujourd'hui.

*Michel Praneuf est ethnologue, linguiste, écrivain,
journaliste et traducteur.*

ISBN 978-2-86266-583-2



19 € 9 782862 665832